

plus rien, domptée par un coup d'œil, un silence, sa seule présence ou même son souvenir.

Elle avait des révoltes, sa volonté avait des soubresauts. Alors elle allait vers le sergent. Celui-là était toujours resté effacé, très ami de Méo, enrôlé dans le bande de ses fidèles, ne participant pas à leurs fêtes et se contentant d'ignorer leurs rapines. Il accueillait Sen comme au premier jour, sans jamais la solliciter.

Près de lui, elle ne trouvait pas la force de résistance qu'inconsciemment elle espérait trouver. Elle revenait de sa case plus avide de la tyrannie de Méo, plus enamourée...

Thi-Sen avait un cœur, ce cœur était sauvage, il lui fallait un maître et désormais il en eut un.

XX

Depuis la fin de l'été, La Lande avait renoncé aux promenades à cheval. Les complications que Bonneaud avait apportées à la paperasserie lui étaient familières, il les accomplissait machinalement ; ses attributions, de plus en plus insignifiantes, étaient devenues nulles. Il ne prenait aucune part à la vie militaire.

Les lettres de France, empilées une à une, n'avaient jamais été ouvertes. Il se contentait de tracer un numéro d'ordre sur l'adresse et les indications postales. Les plis officiels apportés et emportés par les trams ne l'intéressaient même pas. Il parlait de moins en moins, — vivant encore et déjà spectre, enfoncé de plus en plus dans son rêve.

Chaque après-midi, à l'heure de la sieste, on préparait pour lui le hamac de Sen. Les porteurs couraient vite, descendant le chemin sans donner une secousse, ainsi qu'ils avaient appris à le faire pour les chars des processions.

L'inspecteur, toujours vigilant camarade, avait craint l'opium du Chinois ; il s'était réjoui de ces

sorties en apprenant que le garde allait à la pagode.

« Bizarrerie de fumeur, lubie de fou », pensait-il, et il le supplia de ne pas se faire bouddhiste, quoi qu'il pût penser, pour ne pas atteindre le prestige de la France, lié malgré tout à la croix des Missions...

La Lande n'avait jamais eu une pensée semblable. Il s'embrouilla un peu dans la réponse, comme s'il n'avait plus tout à fait la netteté des mots.

La pagode l'avait séduit. Elle était modeste, mais ses murs étaient frais. Il y régnait le grand et mystérieux silence de tous les sanctuaires. L'air était saturé de parfums âcres ; l'opium, les bâtonnets d'encens, le tabac chinois s'y retrouvaient. Le garde avait découvert, outre des pipes très vieilles et des pots d'opium excellent, le cadre de sa chimère, l'atmosphère qu'il fallait pour la bien vivre. La maison du camp était trop pleine des allées et venues des boys, du bavardage de Sen, des éclats de voix de Bonneaud, des bruits des cases ; la brise y circulait librement et chassait la fumée.

Une fantaisie inexplicable l'avait attiré là et il en était devenu le maître. Bouddha, qui créa les vices, tolère le voisinage des pipes. Leur senteur plaît à ce dieu bon vivant. Ses serviteurs eussent transformé sa maison en boudoir — pour peu que le garde en ait eu envie, — pour le centième de ses générosités...

Ses exigences étaient minimes. Dans cette pa-

gode aux ornements capricieux et enfantins, devant la statue grossière, servi par les bonzes silencieux, dans une demi-obscurité propice, il passait des heures délicieuses, oublieux de tout, oublieux de lui-même, arrivant à chasser le peu de souvenir qui, dans un coin infime de son esprit, subsistait encore...

Au jour défaillant, quand le soleil n'était plus — au-dessus des montagnes assombries — qu'une hostie, énorme et sanglante, présentée par des bras invisibles, ses porteurs partaient au grand trot vers le camp, où l'alcool lui rendait un peu d'énergie pour le rapide dîner.

La nuit avait arrêté les bruits, le photophore rendait les ombres gigantesques.

XXI

Les jours passaient, monotones, égaux ; un incident semblait pouvoir les bouleverser. Il était de cet incident comme de ces obstacles qui, devant changer le cours d'un fleuve, barrage minuscule, digue basse, bloc tombé, créent seulement un renflement léger. L'eau les submerge, reprend son niveau et ils ne deviennent plus visibles dans la coulée régulière.

Les petits changements survenus avaient eu leur transition naturelle. Ils n'avaient pas marqué de date précise. C'est à peine si Bonneaud aurait pu préciser par approximation les dates des quelques événements ayant marqué ces deux mois. Il se servait d'eux comme points de repère.

Au grand enthousiasme dont il s'était grisé en apprenant qu'il conserverait encore son poste pendant plusieurs mois, peut-être plusieurs années, un bonheur calme avait succédé. Bonneaud avait découvert que sa vie était conforme à ses goûts, à ses désirs, à ses aspirations.

Il n'échappait pas cependant à certaines périodes d'ennui pendant lesquelles nul raisonnement

n'atténuait son besoin de silence et de solitude. Sen, elle-même, enfant gâtée à qui tout était permis, était rabrouée et chassée. Elle prévoyait ces crises. Elles coïncidaient toujours avec l'arrivée du tram et le mal venait de certaines enveloppes bordées de noir qu'on trouvait mêlées aux lettres de service.

... Lettres du pays, lettres d'amis, lettres de sœur : grande énigme pour elle qui savait depuis bien peu de temps ce que c'était qu'une lettre...

Ce n'était point d'ailleurs le souvenir des personnes qui le troublait ainsi. Il n'avait pas d'attaches très directes en France : une sœur mariée, dont il connaissait à peine le mari et les enfants, des cousins perdus de vue. Sa sœur continuait la tradition des lettres régulières. Elles ne contenaient rien qui fut bien émouvant... En les lisant, Bonneaud évoquait des petits paysages, des pans de murs, des arbres qu'il se mettait à regretter beaucoup quoiqu'il ne les eût pas tant aimés jadis, peut-être parce qu'ils étaient maintenant très loin et qu'il ne les reverrait pas, peut-être parce qu'il avait besoin de regretter quelque chose, de couper son bonheur paisible de nostalgie.

Il n'en souffrait pas sur le moment. Il lui fallait rédiger les réponses, écrire tout le jour ou toute la nuit, selon l'arrivée du courrier, préparer les envois pour le poste. Il appartenait à son devoir jusqu'à ce qu'il fût tout à fait achevé. Lorsque tout était fini, invariablement, il s'étendait sur son lit et relisait... Les lettres tombaient à terre ou glissaient. Bonneaud restait couché, refusant

le repas, refusant pipes et cigarettes jusqu'au sommeil.

Le sommeil était long à venir, mais il dissipait la tristesse. Bonneaud s'éveillait consolé, ragailardi, très joyeux. Une réalité heureuse se présentait à lui dès l'éveil alors qu'il avait craint une grande mélancolie. Il éprouvait le besoin de détailler toutes ses joies. Le bonheur de tout un jour devenait très aigu, très intense, avant que ne revînt l'uniforme satisfaction des jours suivants.

Sen n'était pas la compagne que l'on retrouve au logis, qui s'y trouvait hier et y sera demain : elle était la maîtresse longtemps désirée et dont la présence surprend et charme. Thi-Sen s'étonnait de cette humeur si différente. Elle faisait la moue :

— « Pourquoi méchant ?... pourquoi « Sen dive ? »

Bonneaud, dans ces moments-là, ne prenait pas la peine d'expliquer pourquoi il lui avait dit de s'en aller. Il était heureux, les reproches de Sen étaient hors de saison et il laissait éclater sa joie avec toute son exubérance de méridional.

Sen, chaque fois, avait peur d'une lubie dont elle eût été la victime ; elle ne savait pas que le grand Français aux muscles terribles tenait toute sa joie d'une petite fillette sauvage...

XXII

Sen savait insinuer, prendre mille détours et mille précautions malgré son vocabulaire restreint et, aussi, dire nettement ses désirs. Les plus simples à ses yeux trouvaient en général le plus d'opposition, elle avait appris à tâtonner avant de les formuler. Ceux qui lui avaient paru les plus irréalisables, par contre, ne se heurtaient à aucune difficulté : dons d'argent, de bijou ou de robe. L'importance n'en était grande qu'en proportion de la pauvreté indigène. Bonneaud, avec sa solde, s'était cru très riche. Les pièces apportées dans de gros sacs s'envolaient très vite. Les dettes s'accumulaient chez les fournisseurs de la ville. Bonneaud était désinvolte avec l'argent, en homme habitué à limiter l'économie à ses stricts besoins et à dépenser le superflu, par négligence du lendemain, par indifférence, par forfanterie, même sans plaisir, pour dépenser.

Lorsque Sen avait échoué, il lui restait une ressource : une bouderie ramenait vite la discussion. Les décisions de son mari, frappées d'appel,

étaient souvent atténuées, modifiées, faussées ou annulées.

Sen n'avait pu, malgré vingt prières et autant de colères au moins, obtenir la mort du nouveau singe, Laurens, un macaque de la race de Paoli, aussi malfaisant que malicieux. Elle avait osé demander de grands raffinements annamites pour cette mort, afin que la race entière sût qu'elle devait redouter Sen. Bonneaud, mis en garde par cette cruauté, s'était presque fâché, il n'avait jamais voulu admettre les raisons invoquées, ni croire au danger qui menaçait la fillette. Avant de renoncer, très humiliée, très vexée, pendant trois jours, elle avait boudé en vain. Laurens continuait les jeux de Paoli avec Beaupoil, le bon chien. Ce fut la seule résistance de Bonneaud aux fantaisies de sa petite congai.

Au fur et à mesure qu'il s'habituaux mines offensées de Sen, celle-ci devenait agressive : ses bouderies avaient commencé sous la forme anodine de grands silences, d'effacements, de méditations, de stations immobiles, entre la boîte à chiquer et le crachoir de cuivre. Bonneaud se moquait, raillait, exaspérait sa colère, éclatant de rire quand, tout à fait furieuse, elle devenait comique d'indignation et de rage. Au début, Bonneaud ramenait la gaité par le don d'une friandise. Sen, vite blasée sur ces fins de querelle, s'était enhardie à mêler des mots annamites aux mots français, de graves injures que Bonneaud connaissait et devait châtier : il levait la main, menaçait de sa cravache ; il n'aurait pas frappé, la menace suffi-

sait à le calmer. Un peu honteux d'avoir failli être brutal, il accordait toujours, en manière de réparation, la demande si elle n'était pas trop insensée.

Un arrêt soudain dans les allées et venues : Thi-Sen transformée en un petit tas soyeux accroupi sur une natte. Son regard guette le regard, pour se détourner avec une moue de dédain. C'est l'attaque. En général Bonneaud appelle Beaupoil qui vient gambader. Sen ne peut demeurer une petite idole immobile, le chien en lui faisant mille caresses, la bouscule. Elle crie très fort, elle se débat des mains et des pieds ; Beaupoil s'arrête très étonné et s'en va. Elle peut rester silencieuse. Elle ne veut pas déjeuner. Elle dînera, car elle n'aura pu avoir de riz en cachette, étant très surveillée. Elle mange à peine, le soir, refuse de parler et ne veut pas préparer les pipes. C'est le moment qu'elle a choisi : sa colère éclate. Demande, protestations, fureurs, reproches, tout tient en de petites phrases de style télégraphique. Sen a étudié le moyen d'être aussi tyrannique que possible ; aussi choisit-elle cet instant où les paroles doivent être lentes et douces.

XXIII

Deux promenades seulement étaient possibles. La première menait, en tournant sitôt la sortie du camp, sur la route du poste. Le sentier passait au ras d'un affluent du fleuve. Il était loisible d'escalader la montagne et d'arriver au sommet par un chemin en lacets. Les petits chevaux réussissaient ce tour de force mais la descente était difficile. Le regard habitué toujours à rencontrer cette masse trouvait un magnifique horizon libre : la brousse à perte de vue où le fleuve et son affluent dessinaient leurs rubans. Il était aisé de varier le retour en faisant un crochet par le village ou en rejoignant, à travers la plaine, le sentier allant vers le village de Sen. Ainsi on décrivait autour du camp un grand cercle. Le « grand tour » obligeait le promeneur à rejoindre le bord du fleuve à la hauteur des rizières et à réunir les deux promenades en une seule.

L'itinéraire de la seconde traversait le village et longeait le fleuve, entre les bananiers. Il fallait ensuite suivre les petits talus des rizières — au ris-

que d'une dégringolade — avant de retrouver le sentier.

Le grand tour, à moins de pousser très loin en ligne droite, demandait moins d'une heure. Bonneaud passait toujours au pas entre les maisons, pour s'amuser à inspecter l'intérieur des paillottes, le marché, les groupes. Il s'y arrêtait souvent.

La Lande ne sortant plus, Méo montait son cheval. Bonneaud aimait son bagout de gavroche, sa façon pittoresque de parler. Il se moquait de tout et de tout le monde, probablement aussi de son chef très drôle sur son tout petit cheval, — casqué, botté, et toujours armé de son revolver. Méo ne respectait rien ; il tournait en ridicule les choses comme les gens, les mœurs et les coutumes ; il riait de Bouddha, des Génies, des Ames. Seul le Seigneur Tigre trouvait grâce devant ses yeux, il craignait qu'il ne vînt lui demander compte de son insolence, une nuit, entre le camp et la maison du Chinois.

Un après-midi qu'ils étaient partis du côté de la montagne, puis revenus sur leurs pas, pour aller au village et de là se rendre aux rizières, Thi-Sen, sitôt leur sortie était descendue vers la rivière. Elle avait suivi seule la route qu'elle faisait habituellement avec ses pages et pris le sentier.

Un tombeau ancien, en forme de banc haut et large au dossier et aux bras bas, se dressait au milieu des flaques d'eau. Les paysans le respectaient, les pluies en avaient depuis longtemps ef-

facé les peintures criardes et nul ne venait y brûler de bâtonnets. Sen se dirigea vers lui, le dépassa et entra dans un bosquet. Comme la première fois un bateau, aussitôt, traversa la rivière pour entrer sous la voûte de branches d'un petit canal.

L'inspecteur et Méo, arrivés à un interstice dans les arbres de la rive, avaient vu le sampan. Les bananiers leur avaient caché Sen et son embarquement. Le bateau, moins lourd que celui des pêcheurs, était d'une forme anormale.

— « Y en a pirates », avait dit Méo sans réfléchir.

Pirates ! Bonneaud, en entendant, avait lancé sa monture au galop pour tâcher de voir où le sampan avait disparu. Pirates ! le mot était plein de menaces...

Thi-Sen s'est accroupie sous le petit toit qui semble avoir été fait à sa taille. Vis-à-vis d'elle un garçon d'une vingtaine d'années paraît absorbé par la toilette minutieuse de ses dents. Il attend pour parler d'être loin des verdure où aurait pu se cacher une oreille indiscrete. L'autre rive n'est fréquentée que par les bêtes et les reptiles.

Pour la quatrième fois, Sen se rend ainsi à des rendez-vous mystérieux. Elle en est revenue très perplexe. Les paroles troublantes qu'elle a entendues l'ont hantée souvent : depuis six mois Sen a beaucoup changé, peut-être beaucoup réfléchi. Cette fois-ci elle écoute posément ce qui lui est exposé.

— « Y en a pirates », avait dit Méo.

En effet, l'embarcation semblait plus fine, plus apte à la course ; ni le cai, ni l'inspecteur ne connaissaient les hommes qui la poussaient.

— « Sampan ! »

Pour plus de sûreté, Méo appela aussi. Le bruit du revolver armé dut être entendu. L'embarcation immédiatement vint en ligne droite vers eux. A l'avant ils remarquèrent un grand chapeau dont la vue les étonna beaucoup. Thi-Sen parut et se hissa entre les bambous :

— « Y en a mon frère ».

Méo ajouta, redevenu soudain très calme :

— « Cap'taine, y en a pas pirate, y en a petit frère Thi-Sen ».

Ils regagnèrent tous trois le village, tandis que le sampan redescendait la rivière.

— « Y en a petit frère, Thi-Sen ».

La phrase ridicule plongeait Bonneaud dans l'étonnement. Il avait tout à fait oublié cette famille indigène dont Sen ne parlait pas. Il fallait bien se rendre à l'évidence et se souvenir un peu. Thi-Sen n'avait pas été créée du jour au lendemain telle qu'elle était lorsqu'il la connut. Elle avait été une enfant à gros ventre et à cheveux courts. C'était bien insensé cependant d'imaginer Sen enfant, elle devait être si petite et si drôle.

Elle avait vraiment une famille : une famille nombreuse et quelque peu compromise dans les rébellions et les pirateries. Grand'père, père, mère,

sœurs, frères, quatre ou cinq frères au moins, une nichée : celui-ci et aussi un autre qui n'était plus bien gênant, sa tête de gamin vicieux ayant dû choir depuis longtemps de la perche où, entre d'autres têtes, on l'avait accrochée...

Autrefois Bonneaud eut ri de bon cœur de toute cette famille exotique. N'en avait-il pas eu d'autres plus foncées de peau, lorsqu'il s'était marié pour rire, comme tous ses camarades ! Avec quelle joie chacun jouait son rôle dans les paillettes ou les cases et s'amusait de ces parents d'occasion !... Il retrouvait assez de son insouciance d'autrefois pour sourire au souvenir du père orné d'une tablette d'ivoire, des concubines réduites au rôle de servantes, de l'aïeul qui se jugeait un danger et ne se montrait pas. Gendre d'un mandarin ! C'était fort amusant. Un tout petit mandarin il est vrai, ... les soldats qui ont connu les aventures d'outre-mer ont tous été quelque peu beaux-frères et gendres de souverains colorés.

Sen avait existé ailleurs qu'au camp... Elle avait eu une enfance dans cette campagne, presque dans le même décor, à l'ombre de ces montagnes, à l'autre bout de leur chaîne, près de cette même rivière aux eaux jaunes. Elle avait vécu et grandi au milieu de gens inconnus à Bonneaud. Des influences différentes l'avaient peu à peu formée... Elle n'était pas en effet uniquement la fillette chérie pour son charme et ses caresses, mais surtout l'Etrangère, celle faite de mystère et d'étrangeté, dont on rêve dans les nuits vides et qu'on aime d'autant plus passionnément qu'elle reste davan-

tage énigmatique : dans ses yeux passent des visions insaisissables, dans sa tête des pensées qu'il est impossible de deviner, de soupçonner ; le désir subsiste plus longtemps, peut-être parce que la possession reste incomplète, quoiqu'on fasse, quoiqu'on veuille...

Sen suivait le sentier, Bonneaud derrière elle s'amusait de son costume. Il n'en voyait pas grand'chose : un bout de robe, le plateau du chapeau. Il était tout à fait gai d'être entré comme gendre et maître dans une famille dont les membres avaient la peau jaune, le nez écrasé, les yeux bridés et dont les hommes ressemblaient à de vilaines petites bonnes femmes.

Puis par une saute brusque — comme celle du vent qui roule tout à coup en tourbillon menaçant pendant une seconde ses ondes uniformes — il eut peur. Oh simplement un petit serrement de cœur, un frisson à fleur de peau, rien de durable, un petit froid à l'ombre des poils follets. La sauvagerie de la campagne, la bizarrerie de la fillette qu'il suivait, les huttes et les toits du village, le camp, la montagne, son cheval, même son casque, le surprirent comme s'il n'y était pas habitué déjà depuis des mois... Cette impression dura très peu, Sen le fit rire par les efforts qu'elle faisait pour maintenir l'équilibre de son chapeau...

Le hamac de La Lande, à l'instant où ils pénétrèrent dans le village, quittait la pagode.

Méo eut avec Sen une conversation le soir même. L'inspecteur et le garde fumaient paisible-

ment. Sen, assise sur le lit de camp, répondait à Méo accroupi sur le sol. Ils avaient choisi parfaitement l'endroit où nulle oreille indiscreète ne pouvait les entendre. Leur explication fut très longue ; ni Bonneaud ni La Lande ne la comprirent. — Evidemment, elle ne pouvait être que très loyale, aussi près d'eux.

Méo désormais accompagnait Sen dans ses promenades sur l'eau. Bonneaud que ces entrevues fraternelles amusaient, n'oubliait pas de les charger chaque fois de quelque présent et d'envoyer beaucoup d'amitiés à ce bon frère qui n'hésitait pas à venir pêcher aussi loin pour le seul plaisir de voir sa sœur, la femme du mandarin militaire français.

XXIV

Au milieu de l'hiver, fait de jours d'été et de jours d'automne, de jours de printemps, en dépit des visions que crée son nom, il y avait eu le premier jour de l'an européen. Le calendrier grégorien ne faisait guère loi au poste. Les fêtes d'autrefois s'effaçaient : le jour de l'an passa comme un dimanche à la campagne, avec un peu d'ennui. Janvier était commencé.

Il y avait eu, là-bas dans le Delta, des complications graves, rivalités terminées en conflit d'autorité ; là-bas vers l'Annam, des escarmouches sanglantes ; et tout là-bas, là-bas, en France, de grandes querelles politiques. Ces événements se passaient si loin, si loin, que Bonneaud leur donnait la même attention qu'un bourgeois donne aux troubles du Honduras ou aux nouvelles du Venezuela. Bonneaud cependant les remarqua parce qu'il connaissait les pays, le Tonkin et la France, les villes : Hanoï, Nam-Dinh, Paris... Celle-ci était tout en haut d'un beau pays, la Provence. Rien ne semblait être vrai de ce que les journaux con-

taient. Comment s'émouvoir dans la quiétude de cette vie toujours calme ?

Un événement, prévu depuis longtemps, attendu même, devait bouleverser cette tranquillité. Tant de jours s'étaient écoulés sans qu'il se produisît qu'il avait fini par paraître improbable.

La Lande était parti sitôt le déjeuner. Quel déjeuner, d'ailleurs, après le grand verre d'absinthe !... Deux hommes suffisaient à le porter ; décharné, amaigri, il ne pesait pas plus qu'un Annamite. L'un d'eux était le pirate râblé (qui avait, avec de belles crispations de muscle, tranché les têtes de ses amis) toléré au camp comme forçat volontaire, chargé de toutes les corvées en attendant son enrôlement comme linh.

Bonneaud, fixé sur ces visites au village avait renoncé à la lutte. Un médecin de passage avait diagnostiqué le mal sans remède, une tentative de guérison n'aurait amené que des tortures. L'inspecteur assistait à l'agonie lente de son subordonné.

Cinq minutes de course silencieuse, les cris des porteurs à l'entrée du village pour faire faire place, pour effrayer les enfants et leurs camarades inséparables, les petits cochons.

Tout le jour, les porteurs attendaient, accroupis à l'ombre, changeant de place à mesure que le soleil les chassait. Lorsque les rayons s'éteignaient, que l'astre était une belle boule rouge, ils repartaient, portant le hamac avec le même soin que les pyramides fragiles promenées en l'hon-

neur des dieux, à travers les rizières, les champs et les rues.

Dans l'obscurité du temple, les bonzes avaient disposé la fumerie. La Lande retrouvait le cadre aimé par son rêve.

Le clairon avait lancé les notes joyeuses du réveil. Les doïs avaient assemblé leurs hommes. Méo, couché en travers du lit, poursuivait un somme et Sen avait repris une chique de bétel. Bonneaud allait d'une escouade à l'autre, impitoyable sur la tenue, comme au régiment, gourmandant l'un de sa grosse voix, infligeant une punition : il était plus encore l'adjudant d'autrefois que l'officier d'aujourd'hui.

Un des porteurs arrivant au camp aussi vite que possible, alla vers lui et après un salut balbutia :

— « Fini, fini, y en a Cap'taine fini... »

Il ne put expliquer plus clairement ; mais la nouvelle circulait déjà dans les rangs.

— « Doï, que dit-il ? »

— « Cap'taine, y en a cap'taine faire mort pagode ».

Bonneaud comprit tout autre chose que la vérité. Un assassinat, rébellion des indigènes ou folie de son ami. Il ne pensa qu'au danger d'abord. Suivi de quelques hommes, il s'en alla au pas de course... Il ne sentit ni son essoufflement, ni la fatigue de cet effort inhabituel. Anxieux, il se fraya à coups de poings un passage dans la foule... Il n'y avait pas eu d'attentat, les bonzes, le mandarin, les notables, le Chinois étaient là. Il com-

prit enfin, avant même de voir et trouvant dans un juron la mesure de sa peine, il le rugit.

Pierre-Marie-Charles de La Lande de Charton-naix avait fixé à jamais dans ses prunelles le songe qui l'obsédait, emportant sans doute, le souvenir de cette dernière minute vécue au milieu des ornements barbares d'une pagode, pendant un après-midi ensoleillé d'hiver, dans une atmosphère d'encens et d'opium, auprès d'un Bouddha fantastique, entre deux bonzes vilains comme des diables de cauchemar.

Peut-être avait-il fait le rêve de s'en aller ainsi... Il avait dû s'éteindre très doucement, nul rictus ne contractait ses lèvres. Les yeux n'avaient plus leur regard fixe, affolé, ils étaient très doux.

Il eut le lit de parade qu'il eût choisi : le grand lit à opium dans la pagode, d'où à la hâte on avait enlevé les drapeaux et voilé le Bouddha ; mais où apparaissaient encore les grimaces des symboles, les pancartes brodées et laquées, les ors des armes chimériques, toute la barbarie d'une bondièuzerie hétéroclite. Il eut des bâtonnets d'encens chinois et une garde d'honneur : quatre linhs figés comme des statues aux angles du lit.

Il eut aussi le désespoir sincère d'un ami qui pleurait.

Il s'en alla dans un grand et lourd cercueil qu'il connaissait, celui que le commerçant chinois conservait sous un hangar et qu'il consentit à céder, porté comme à ses retours au camp, suspendu à des bambous, avec le simple et grand appareil des deuils militaires.

Il avait eu un drapeau pour linceuil ; le dais du catafalque fut drapé des couleurs françaises et on le conduisit lentement, derrière le missionnaire, au milieu de tous les linhs, reposer dans le camp, entre le bastion et le mât de pavillon.

Une salve, un chant religieux,... le grand repos. Sur le mur, au-dessous des noms des miliciens morts, un peintre annamite vint écrire un beau nom de France.

Bonneatüd, le soir même, aidé du missionnaire, commença pieusement la lettre promise, qui prendrait place aux archives de la famille, — attendant au lendemain pour pleurer, en même temps que la mort de son ami, le mensonge, héroïque presque, qu'il lui avait demandé.